

En souvenir de Fernand Khnopff.

Par Paul Errera.

Séance du premier décembre 1921 de l'Académie Royale des Beaux-Arts.

Sa mort inattendue et prématurée laisse un grand vide dans notre compagnie.

Fernand Khnopff est, dans l'art belge, une figure bien personnelle. Il semble qu'il n'ait pas eu besoin de tâtonner pour trouver sa voie. Il s'est manifesté à une époque où pourtant le courant dominant allait vers le morceau d'exécution savoureuse, parfois brutale, en pleine atmosphère naturaliste et, particulièrement chez nous, fort peu chargée d'intellectualité.

L'art de Khnopff, au contraire, tout en nuances subtiles, est essentiellement d'ordre cérébral : toute sa vie il nous a peints des âmes closes en des visages énigmatiques, œuvres toujours de goût raffiné et de sensibilité psychique plutôt que sensorielle.

Même le paysage prenait sous son pinceau je ne sais quoi d'intime et de spiritualisé : rappelez-vous ses vues d'Ardenne et ses canaux de Bruges. Les choses inanimées participaient au mystère rêveur ; à elles aussi il donnait des physionomies expressives.

Il apparaît dans la peinture belge comme Van Lerberghe et Maeterlinck dans une littérature où, avec Lemonnier et son groupe, s'épanouissait grassement le naturalisme de Zola.

Je pense qu'il faut y voir la même réaction, le même choc en retour. C'est ordinairement dans les milieux les plus matériels que des âmes sensibles, meurtries par l'ambiance, se réfugient en elles-mêmes et s'exaltent en s'y repliant.

Khnopff était d'ailleurs poète lui aussi et musicien, esprit infiniment délicat et cultivé, comme ces préraphaélites anglais auxquels il s'apparentait, et comme Gustave Moreau.

Issu d'une famille aristocratique, il était essentiellement gentilhomme dans son art comme dans ses manières et il avait su ordonner le décor de sa vie avec cette sûreté de goût qui est une habitude de race et qui permet de côtoyer l'étrangeté sans donner prise au soupçon de cabotinage. La maison qu'il s'était bâtie était elle-même une œuvre d'art expressive de son moi.

Mais s'il vivait enfermé en lui-même comme en une châsse de marbre, il était pourtant loin d'être un misanthrope et consentait volontiers à ce que sa personnalité extérieure fût très répandue dans la société élégante, qui l'accueillait avec sympathie, et dans le monde du théâtre, qu'il fréquentait assidûment. Partout où il passait il se plaisait à semer des mots artistement ciselés, qui se colportaient ensuite.

Quand on écrira l'histoire de l'art belge de notre temps, il est sûr d'y garder une place, un peu à l'écart, mais distinguée.

Sans lui, il manquerait quelque chose à notre physionomie nationale, (qu'on est trop tenté de ne voir que sous des couleurs jordaenesques. A toute époque la Belgique a eu des hommes de contemplation intérieure : n'est-ce pas chez nous qu'est né Ruysbroeck ?

A côté du grand fleuve de vie débordante qui traverse notre histoire, il y eut toujours un petit filet de rêve qui murmure dans le recueillement.

Et il est bon que dans notre maison, comme dans celle du Seigneur, il y ait plusieurs habitations.